

NOS VOLONTAIRES.

CHANT DES MILLIONS CANADIENNES.

(Dédié au Colonel P. Robertson Ross, A. G., et à MM. les Députés-Adjudants de Milice, 30 Avril 1872.)

AIR :—Voilà l'zou-zou !

I.

Le volontaire est un soldat
Aimant Dieu, sa Dame et la Reine ;
Voyez le marcher au combat,
Le front riant, l'âme sereine !
Loyal enfant du Canada,
Il a les vertus de ses pères.....

Voilà, voilà,
Regardez-là :
Voilà, voilà nos volontaires ! } Bis.

II.

Le volontaire est un soldat
Qui sait aimer, boire et se battre,
Toujours content de son état
Et gallant filleul d'Henri-Quatre !
C'est un beau jour qu'il s'enrôla
Pour aller camper aux frontières.....

Voilà, voilà,
Regardez-là :
Voilà, voilà nos volontaires ! } Bis.

III.

Intrépide, quand il se bat,
Industrieux après la guerre,
Le volontaire est un soldat
Qui revient labourer sa terre....
Des défenseurs comme ceux-là
D'un pays font bien les affaires....

Voilà, voilà,
Regardez-là :
Voilà, voilà nos volontaires ! } Bis.

IV.

Le volontaire est un soldat
Qui sait parfois rendre les armes,
Et succomber avec éclat....
Comment donc ?... Calmez vos alarmes !
Les Canadiennes.... (c'est cela !)
Ont de beaux yeux, des cœurs sincères !...

Voilà, voilà,
Regardez-là :
Voilà, voilà nos volontaires ! } Bis.

F. B. DE ST. AUBIN.

REVUE ÉTRANGÈRE

FRANCE.

Le duc d'Audiffret-Pasquier a prononcé dans l'assemblée nationale un discours remarquable sur les abus commis par les fournisseurs de l'armée. Ses paroles ont produit une profonde sensation. M. Rouher a annoncé qu'il interpellera le gouvernement, le 15 courant, sur les mesures prises pour remédier à ces prétendus abus.

Un conseil de guerre a été formé pour juger le maréchal Bazaine. Ce sera un procès intéressant dans lequel de grands efforts seront faits et des intrigues puissantes employées pour obtenir l'acquiescement du maréchal. Nous ne sommes pas de ceux qui croient à son innocence. Si cet homme là n'est pas un traître, il en a bien l'air.

Le conseil municipal de Paris a résolu de reconstruire l'Hôtel-de-Ville, brûlé par les communaux. La dépense s'élèvera à 6,750,000 francs.

La commission sur les capitulations continue son œuvre, elle distribue l'éloge et le blâme à droite et à gauche.

ANGLETERRE.

La question des dommages indirects menace de tuer le traité de Washington, ainsi que beaucoup s'y attendaient depuis quelque temps.

Un journal américain l'*Express* dit que ce lamentable résultat fait également honte à l'imprévoyance et à la stupidité des deux gouvernements, dont l'un a fait une demande de laquelle il savait qu'il n'avait rien à espérer et dont l'autre, sachant qu'il n'a rien à en craindre, ne veut pas la laisser porter devant des arbitres impartiaux. La conclusion est que le tout est mortifiant pour des hommes d'Etat qui ont signé un traité sur la portée de laquelle il existe un si étonnant malentendu.

On ne lira pas sans intérêt ce qu'un des principaux journalistes français écrivait, il y a trois semaines au sujet de ce traité.

Plusieurs journaux s'épuisent en conjectures contradictoires et en commentaires anticipés sur la réponse des Etats-Unis relativement à l'affaire de l'*Alabama*. Quand à nous, voici, en quatre mots, notre horoscope :

Si les Etats-Unis n'ont voulu qu'exploiter le conflit diplomatique soulevé par l'*Alabama*, en tirant de l'Angleterre le plus d'argent possible, la ferme attitude de l'Angleterre produira son effet, et le cousin Jonathan dégonflera son mémoire d'apothicaire, de tous ces dommages indirects qui rappellent les mémoires de M. Purgon.

Si, au contraire, l'affaire de l'*Alabama* n'était qu'un prétexte pour allumer un conflit à heure dite :

Si, par exemple, il y avait entente entre la Prusse, la Russie et les Etats-Unis, ceux-ci devant neutraliser les forces navales de l'Angleterre, au moyen d'une guerre qui mettrait le Canada entre leurs mains, la Hollande dans celles de la Prusse, Constantinople, ou tout au moins les principautés, dans celles de la Russie, si ce projet grandiose couvait dans la cervelle de M. de Bismarck pressé de mettre à profit l'impuissance actuelle de la France, alors et dans ce cas, la querelle de l'*Alabama* ne s'arrangerait pas. C'est un feu qu'on entretiendrait sous la cendre, pour le faire flamber en temps opportun.

L'issue des négociations nous apprendra laquelle de ces deux hypothèses est la vraie.—*Ad. Guérault.*

C'est une interprétation assez originale de l'intention du gouvernement américain, mais nous croyons que M. Guérault

se trompe ; les Etats-Unis étaient sincères lorsqu'ils ont consenti à nommer une commission.

ITALIE.

On lit dans une lettre de Rome :

Victor-Emmanuel, en revenant des courses, a été l'autre jour entouré de groupes nombreux criant : A bas le ministère ! à bas la *Consorterie* ! nous voulons d'autres ministres !

Le roi a été affecté, dit-on, de cette manifestation. Il n'est cependant qu'au commencement de ses déboires. Il verra bien autre chose lorsque son heure sera arrivée. Déjà, s'il veut réfléchir, il doit s'apercevoir du terrain que la révolution a franchi depuis quelques mois. Plus d'empressement populaire sur son passage, plus d'*evviva*, plus même de simples saluts ; son gouvernement a été impuissant à empêcher la monstrueuse apothéose de Mazzini, et l'hymne royal, tant demandé et si applaudi il y a cinq ou six mois encore, est sifflé aujourd'hui et remplacé, sous les yeux des têtes couronnées et des princes de l'Europe, au milieu de frénétiques applaudissements, par l'hymne de Garibaldi ! On marche à grands pas vers le jour du châtiement.

Que différente est la situation du Souverain-Pontife ! Le temps, en s'écoulant, loin d'emporter avec lui l'amour des Romains, ne fait que l'accroître et lui donner une intensité plus grande. La population de Rome est admirable et saisit avec empressement toutes les occasions possibles afin de témoigner hautement, hardiment et publiquement, de son inébranlable attachement à son auguste Pontife et à son souverain légitime.

ETATS-UNIS.

La candidature de Greeley à la présidence des Etats-Unis est le grand événement du jour. Il faut voir ce qui se dit et s'écrit à ce sujet. C'est le parti républicain qui se scinde, mais jusqu'où ira cette scission et que fera le parti démocrate ? Le nom de Adams aurait eu plus de chance d'opérer la fusion désirée entre le parti républicain réformé et les démocrates. Pendant que les uns dans les deux partis se moquent de cette candidature les autres l'acceptent et voient dans la nomination de Greeley une réaction puissante en faveur de l'honnêteté politique. Ils disent que les Etats-Unis gangrenés ont besoin d'un honnête homme comme Greeley. Le vieux rédacteur de la *Tribune* est plus original que jamais. On dit que pour échapper aux flagorneries qui l'accablèrent le jour que sa candidature fut annoncée, il s'en alla à sa maison de campagne à quelque distance de New-York, et qu'il passa une partie de la journée à bucher dans le bois. On sait que c'est une de ses occupations favorites et qu'il est souvent représenté, une hache à la main.

PRINCIPAUX CHEFS D'ACCUSATION PORTÉS CONTRE BAZAINE.

10. Quels furent les motifs qui empêchèrent le maréchal Bazaine de continuer, après le combat heureux de Borny et la bataille victorieuse de Rezonville, le mouvement de retraite sur la rive gauche de la Moselle, au lieu de se replier sur Metz dès le 16 août ?

Le maréchal, dans sa défense, donne trois raisons impérieuses :

10. L'obligation d'*aligner* les vivres pour cent soixante mille hommes ;
20. La nécessité de *remplacer* les munitions consommées ;
30. L'évacuation des blessés.

Plusieurs officiers de l'armée ont déjà essayé de démontrer que sur ces trois points, la défense de Bazaine est mal fondée.

L'ASSASSINAT DE TASTOUS.

Un reporter de la *Gazette* qui s'est rendu à Tastous, envoie à ce journal les détails dramatiques que l'on va lire sur un crime épouvantable commis dans cet endroit :

Il y a eu cinq victimes, ainsi que nos premiers renseignements l'ont annoncé : le grand-père, Arnaud Manot, 60 ans ; la grand-mère, Marie Manot, 52 ans ; leur fille Marie, mère de quatre enfants, 31 ans ; et sur ces quatre petites créatures, deux filles tuées dans leur sommeil et âgées, l'une de 5 ans et l'autre de 13 mois.

Le Tastous, où les crimes ont été consommés, est une maison isolée située presque à mi-chemin de Marcheprix au Barp. Là, point de secours possible, les habitations les plus voisines se trouvant dans un rayon d'un millier de mètres ; et encore ces demeures ne sont-elles que de misérables chaumières où les bergers parquent leur bétail.

Il y avait, outre les cinq victimes, deux petits garçons dans la maison, couchés dans une chambre à part. Comment ces deux enfants ont-ils échappé à la tuerie ? Est-ce par lassitude chez l'assassin ? par sympathie du misérable pour eux ? Est-ce un retour, chez le scélérat au sentiment de l'horrible réalité ? Est-ce la peur d'être découvert ? Nul ne le sait encore.

Toujours est-il que le lendemain matin, entre sept et huit heures, l'aîné des deux garçons (il a huit ans) se réveilla, appela sa mère, appela sa grand-mère, appela "pépé" (son grand-père), et, n'en recevant aucune réponse, sauta à terre, habilla son petit frère (trois ans), et tous deux, leur petit sac de livres sur le dos, ils prirent le chemin de l'école, sans emporter le morceau de pain habituel : personne n'était là pour le leur donner.

Il fallait passer par la chambre ou devaient être les grands parents : on sait qu'elle était vide. Les deux petits alors pénétrèrent dans la chambre de leurs sœurs et les voient baignées dans leur sang, le crâne ouvert, l'une d'elles ayant la figure toute fendue ; ils sortent et devant la grange, ils s'arrêtent un instant en face de leur grand-mère et de leur mère, l'une morte, l'autre agonisante : dix mètres plus loin, au delà d'un four à pain, nouveau cadavre, le grand-père qui tenait à la main une pelle.

Les enfants évitent le cadavre, traversent les pins et prennent la route de Barp, à quelque distance, ils rencontrent un homme, puis deux, et aux questions qui leur sont adressées sur l'endroit où ils vont, questions très naturelles entre gens qui se connaissent, ils répondent invariablement et d'un air qui n'accusait pas une conscience exacte de leur malheur :

"Nous allons au bourg chercher notre père. Grand-père, grand-mère, maman et nos deux sœurs, tout le monde est mort chez nous : il y a du sang dans le lit. Nous allons chercher notre père."

Un des trois hommes, plus frappé que les autres de ces propos, pousse jusqu'au Tastous. Nous renonçons à décrire son épouvante. L'alarme est donnée, et quelques paysans accourent.

Pendant ce temps, le père était rencontré par les enfants, à un kilomètre en avant du Barp. Il arrive, voit l'effrayant tableau, chancelle et tombe évanoui. On s'empresse, on le transporte à une des plus proches habitations, et c'est là que quelques heures après la justice allait l'interroger.

UN DIMANCHE MATIN EN BRETAGNE.

Il est facile de reconnaître dans ces vigoureuses jeunes filles qui s'en vont à l'église des enfants de cette Bretagne où la foi et la simplicité des mœurs règnent encore. Ce qui se passe dans nos campagnes canadiennes diffère peu de ce qui passe là. Mais en Bretagne on ne connaît pas les chignons et les crinolines, le luxe n'y a pas fait les ravages qu'on déplore en Canada ; et pourtant, il paraît que ces jeunes bretonnes dans leur modeste habillement sont aussi jolies que les canadiennes.

JOHN BRIGHT.

Il est né en 1811 dans le comté de Lancaster. Il commença sa carrière et fit sa fortune dans l'industrie ; se fit remarquer bientôt par son éloquence et sa haute intelligence. En 1836, il fut l'un des chefs de la fameuse ligue connue sous le nom de *anti-corn law league*, et commença avec Cobden, le grand mouvement d'où sortit en 1846 le libre-échange. Représentant d'abord de Durham, il se fit élire en 1847 pour Manchester à la Chambre des Communes. Il se fit bientôt remarquer par ses doctrines libérales, ses connaissances en économie politique et sa grande éloquence. C'est un partisan fanatique de la paix, il a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher la guerre de Crimée et a toujours combattu les mesures qui avaient pour objet de faire des armements ou préparatifs militaires. En 1860 la conclusion du traité de commerce entre l'Angleterre et la France fut pour lui une cause de grande popularité. Depuis cette époque son nom s'est trouvé associé à tous les grands mouvements qui se sont faits dans le monde. En 1865, Bright entreprit une campagne en faveur de la réforme électorale. Pendant quatre ans il n'a cessé de parler et de faire de l'agitation en faveur de l'extension du suffrage et autres réformes libérales. Il a été aussi l'un des chefs du mouvement qui s'est fait en faveur de l'Irlande ; il a combattu les injustices dont elle est victime et s'est posé comme l'adversaire acharné de ce qu'on appelle "l'Eglise d'Irlande."

Aussi, lorsque le parti libéral monta au pouvoir en 1868, sous la direction de M. Gladstone, il fut appelé à y prendre place et accepta le portefeuille du commerce.

Une maladie sérieuse le força de laisser le ministère en 1870, mais les électeurs de Birmingham refusèrent d'accepter sa démission comme membre de la Chambre des Communes. Il a pu reprendre son siège, l'année dernière, mais on ne sait si sa santé lui permettra de travailler comme auparavant.

Bright est *quaker*, c'est une religion peu raisonnable, il semble, pour un tel homme.

On lit dans une correspondance de Rome :

Nous avons maintenant à Rome dix-neuf princes de sang souverain. Quel chiffre ! Il sonne comme le glas funèbre de la royauté. Tous ces rois viennent à Rome tandis que le roi des rois y est prisonnier d'un autre roi, esclave des plus odieuses passions, ils y viennent presque tous, non pour protester contre la captivité du Vicaire de Dieu, mais pour visiter indistinctement Pie IX et Victor-Emmanuel. Quand ces princes quitteront Rome et retourneront dans leur pays, prétendront-ils encore exiger des peuples le respect qu'eux-mêmes ils n'ont plus ? Ils l'essayeraient en vain. Tels princes, tels peuples : c'est l'enseignement de toute l'histoire, et ce n'est pas le progrès révolutionnaire qui empêchera l'avenir de ressembler au passé.

L'un des princes ayant eu l'autre jour la malencontreuse idée de demander à un membre de l'aristocratie romaine pourquoi il ne fréquentait pas le Quirinal : "Monseigneur, lui fut-il répondu, je ne fréquente pas le Quirinal parce que ceux qui y demeurent aujourd'hui usurpent les droits de mon souverain et outragent la religion de mes pères." L'Altesse ne put se retenir d'exprimer à ce chrétien et à ce sujet fidèle l'estime qu'il lui inspirait. L'Altesse s'est-elle avoué que cette estime ne pouvait aller sans quelque mésestime pour elle-même.

Le prince de Galles a pris à Rome une attitude qui contraste honorablement avec celle de la plupart des princes qui nous ont visité dans ces derniers temps. S. A. R. se montre froide pour le Quirinal et pour les héros du 20 septembre ; en revanche elle parle avec éloge de la noblesse restée fidèle et lui témoigne beaucoup d'égards. Le prince et la princesse ont visité hier les couvents de *Santa Cecilia* et des *Seppolite vive*. Une foule immense les attendait à la sortie et elle a manifesté, d'une manière non équivoque, sa joie et sa sympathie en voyant que le couple royal tenait dans sa main des bouquets aux couleurs papales.

M. Thiers est né le 16 avril 1797 ; il est donc entré, le 16 avril dernier, dans sa soixante-seizième année. A cette occasion, le président de la République a donné un déjeuner tout intime à Versailles.

L'armée de Paris est actuellement composée de trois divisions commandées : la première, par le général Berthaud ; la deuxième, par le général Vergé ; la troisième, par le général Faron.

A partir du 20 avril, la formalité du passe-port n'est plus obligatoire à la frontière franco-belge ni dans les ports de la Manche. Les voyageurs y seront admis sur la simple déclaration de leur nom et après avoir apposé leur signature, au moment de l'arrivée ou du départ, sur une feuille quotidienne tenue au commissariat spécial de police de la frontière.

Les journaux de Constantinople apportent des renseignements sur les tremblements de terre qui se sont produits récemment dans l'empire ottoman. A Alep, la secousse a duré environ une demi-minute ; la direction était Sud-Ouest, le mouvement ondulatoire peu fort ; il y a eu huit victimes, mais peu de ruines. Le désastre a eu malheureusement des conséquences bien plus terribles à Antioche et à Suedia. Ces villes sont presque totalement détruites. On assure qu'il n'y a pas en moins de dix-huit cents victimes.